

# Un certain regard sur la psychanalyse. Rencontre avec Christopher Bollas

**doris-louise haineault**

*Christopher Bollas est psychanalyste et membre de la Société britannique de psychanalyse. Doris-Louise Haineault a souhaité le rencontrer alors qu'il était invité au colloque « Days in psychoanalysis » (1994) organisé par la Société canadienne de psychanalyse. Pour cet héritier de Winnicott, le but de toute psychanalyse ou psychothérapie est de favoriser l'émergence du nourrisson grâce à la répétition transférentielle du lien à l'objet premier, qu'il nomme « objet transformationnel ». La caractéristique de ce dernier est de produire des changements au plus intime de l'être et ceci, à l'insu du sujet. Comme la musique, l'art ou la religion, il réactualise à notre insu, un mode chargé de rêves, d'émois et d'impressions archaïques.*

*La question est actuelle puisqu'elle interroge les pouvoirs occultes de l'objet maternel sur la subjectivité inconsciente. Au cours de cet entretien, Christopher Bollas s'est montré chaleureux et accueillant, à l'image de la théorie qu'il défend. C'est d'une vraie rencontre dont témoigne ici Doris-Louise Haineault, une rencontre qui, heureusement pour nous, laissa des traces.*

*L'entrevue s'est déroulée en anglais. Andrée Larivière et Doris-Louise Haineault en ont assuré la traduction. Puis, Doris-Louise Haineault a nettoyé cette nouvelle version des idiomes et scories du langage parlé dans une conversation improvisée, choisissant de présenter l'entrevue dans un style écrit. Enfin, Louise Grenier, de Filigrane, a assumé la révision linguistique et stylistique du texte.*

N.D.L.R.

**Doris-Louise Haineault :** Dans votre théorie, l'objet transformationnel serait la première expérience du nourrisson, au sens d'un premier contact qui viendrait l'affecter dans sa psyché. Cette première expérience constituerait l'ombre de l'objet (sujet d'un de vos livres), ombre qui constitue une empreinte pour la vie affective ultérieure. Qu'est-ce que l'objet transformationnel?

**Christopher Bollas :** Au début de la vie, je pense que cet objet est une fonction assumée par la mère et subie par l'enfant. Ne sachant pas que la mère est à l'origine de cette fonction, l'enfant s'identifie à cette image qui associe présence maternelle et changements ressentis. La présence de l'autre est associée psychiquement à la transformation actuellement vécue. Ceci laisse dans l'inconscient (ou la mémoire) la représentation d'une transformation de soi qui

dépend d'un autre. Inconsciemment, les gens recherchent des objets dans un but de transformation. À travers l'histoire des religions, par exemple, celle de la chrétienté, la quête et l'utilisation d'un objet transformationnel se manifestent clairement.

Toute personne a ses propres objets transformationnels. Pour moi, c'est la musique. Une symphonie, par exemple, me fera passer par des changements d'humeurs, de pensées, d'émois, qui émanent des vibrations sonores, de la structure même de la pièce musicale, ce dont je ne suis pas conscient, mais qui agit en moi et sur moi. C'est pourquoi, je peux vouloir entendre un objet musical pour les transformations qu'il me fait vivre.

**D.-L.H.** : Cela me fait penser à ce qu'un enfant peut entendre dans le ventre de sa mère...

**C.B.** : Gardiner, dans son livre *Frame of mind*, discute des différentes formes d'intelligence des individus et dit que la musique est la première expression d'intelligence qu'on peut repérer chez l'enfant. Un Mozart de quatre ans, c'est possible, pas un Picasso. La musique traduit, selon moi, toute une gamme d'émotions en rapport avec le souvenir de la mère comme contenant sonore. Les vibrations maternelles se propagent de l'intérieur de son corps jusqu'à l'enfant qui en conserve les traces corporelles. Freud n'aimait pas la musique. Pour lui, une antiquité romaine constituait ce qui est pour moi l'équivalent d'un objet musical. L'antiquité l'émouvait au même titre qu'une sonate. Mais il n'y a pas que les objets artistiques, les êtres humains aussi nous transforment; certaines rencontres, même brèves, ont également ce pouvoir de nous transformer dans le bon sens du terme. Cela agit en nous comme un objet transformationnel. Personnellement, j'aimerais vivre des expériences avec tous les objets qui peuvent rejoindre mes propres idiomes mon vrai Self), mon langage intime.

**D.-L.H.** : La transformation viendrait de la mère. En psychanalyse, comment cette relation se vit-elle?

**C.B.** : Dans cette relation qui se répète de façon particulière, la transformation agit en nous. Très tôt, on retrouve de ses échos dans la relation à la mère. Je pense que la psychanalyse freudienne est essentiellement basée sur la mémoire de cet objet de la relation primitive. À cause de l'écoute de l'analyste, le patient croit en l'existence d'un être qui le connaît et le transforme. Ainsi, les interventions de l'analyste sont pour lui la preuve d'une attention transformationnelle. Un aspect intéressant est le désir de transfert, désir qui satisfait le patient grâce à la fonction symbolique du psychanalyste. La psychanalyse est une aventure où se mêlent plaisir et souffrance, changement et bouleversement.

**D.-L.H.** : Vous parlez dans *L'ombre de l'objet* du « su impensé » (*unthought known*). Pouvez-vous le définir en fonction de l'enfant et de la culture?

**C.B.** : Il y a différentes dimensions au « *unthought known* » ou « su impensé ». Je crois que l'idiome est une sorte de langage premier qui définit notre manière d'être et de nous relier aux autres. En ce sens, cela est su sans avoir besoin d'être pensé.

Comme un langage primaire. Comme une structure psychique qui se déploie à travers des formes diverses et qui détermine, jusqu'à un certain point, les façons dont l'enfant se développe, constitue son monde interne et établit des relations d'objets.

La seconde dimension du « su impensé » est que l'enfant a de nombreux échanges avec ses parents et à travers eux, avec la culture environnante. Il négocie déjà au berceau, il se construit une théorie des rapports humains, une certaine vision du monde et de sa culture. De plus, il y a des règles qu'il intériorise, des paradigmes basés sur les échanges entre lui et sa mère. Il acquiert un savoir primitif sur son corps et sur les soins dont il est l'objet. Mais il n'a pas digéré tout ça. À quatre ans, l'enfant sait déjà beaucoup de choses mais sans y avoir pensé. Le but de l'analyse sera de l'aider à les représenter, donc à les penser de manière significative.

**D.-L.H. :** Pouvez-vous établir la différence entre l'objet transformationnel et l'objet transitionnel de Winnicott?

**C.B. :** Je pense que l'objet transformationnel précède l'objet transitionnel. La première expérience de l'enfant est celle des transformations de la mère et l'on pourrait même dire qu'elle est vécue d'abord dans l'espace utérin. En ce sens, l'enfant contenu et soutenu par le corps de la mère est affecté par les humeurs et ses états psychiques de cette dernière. Il l'est aussi, dans un sens concret par ce qu'elle ingère. Donc, très tôt, il existe entre eux une relation physique et psychique. L'objet transformationnel est donc associé à l'objet maternel. Il commence par se manifester avant la naissance précède la découverte de l'objet transitionnel. L'objet transitionnel est le substitut de ce qui est absent. Il dépend de l'enfant, de sa capacité à créer des objets, des objets qui révèlent son désir. La mère encourage la présence de l'objet même s'il est distinct de son propre désir. L'objet transitionnel indique en quelque sorte l'avènement du vrai self et la capacité d'utiliser l'objet. Sa fonction de révélateur agit comme un acte symbolique.

**D.-L.H. :** Il me semble que vous ne définissez pas l'objet transitionnel de la même manière que Winnicott. Pourriez-vous m'en parler?

**C.B. :** En théorie, oui. En réalité, la difficulté réside dans le fait que l'on ne sait pas comment déterminer exactement chez l'enfant l'importance de l'objet transitionnel puisque plusieurs enfants semblent ou paraissent ne pas en avoir. Il est possible que le besoin de cet objet soit un signe de spontanéité et capacité à utiliser l'objet. Mais plusieurs recherches sur l'objet transitionnel révèlent qu'il peut aussi signifier la peur de devenir responsable. Cette question demanderait une recherche plus approfondie. Il m'est impossible de fournir une réponse catégorique à ce sujet.

Winnicott, inconsciemment, a dû sentir qu'il s'agissait d'un problème important parce que, dans son essai sur l'objet transitionnel, il fait intervenir un objet concret : un morceau de tissu que l'enfant peut s'attribuer, tissu qui ne doit pas être lavé et qui sera à la fois adoré et détesté. Winnicott a insisté sur le fait que ce n'était pas un objet interne mais une chose actuelle. D'autre part, dans ses écrits, il affirme qu'un son, une partie du corps de la mère peuvent l'être également. Ainsi, a-t-il changé lui-même le statut de l'objet transitionnel. On dirait que Winnicott ne

peut soutenir l'objet transitionnel comme un concept en soi, ni affirmer qu'il est un phénomène interne. Ce grand clinicien n'a pas su définir clairement les signes d'un moi sain

**D.-L.H.-** La transformation somatique a-t-elle sa place par rapport à l'objet transformationnel?

**C.B. :** La manière dont la mère tient l'enfant, dont elle le nourrit, le baigne ou l'habille le transforme. Ces actions la mère sur le corps de l'enfant sont vitales et constituent les fondements de la relation somatique. En chacun de nous, il y a une mémoire somatique relative aux soins maternels. Ce n'est pas simple car dans l'imaginaire de l'enfant l'objet spéculaire est représenté par la mère qui connaît et ressent les anxiétés de l'enfant et ses frustrations. Ces états somatiques reflètent un monde particulier, celui des objets internes endopsychiques qui ne se présentent pas comme s'ils avaient été reçus de la mère. Alors, oui c'est vrai, car il faut bien penser au double statut des processus mentaux qui affectent le soma. Freud n'a-t-il pas écrit que les instincts font travailler la psyché. J'ajouterai que l'autre aussi fait travailler la psyché. Il existe donc deux sources fondamentales intra-psychiques. La première, purement endopsychique vient de l'enfant, la deuxième de l'autre.

Quand on s'intéresse aux phénomènes somatiques, on découvre la complexité des rapports intérieur-extérieur. La position actuelle du corps, son interprétation, ce que Lowen a essayé de définir indique l'importance de l'histoire du self. On n'a pas tenu compte de cette donnée, de manière adéquate, dans la théorie psychanalytique. Je pense que le corps de l'individu contient et transporte en lui une sorte de témoin inconscient de l'histoire psychique du self, lequel reflète le travail endopsychique de l'enfant.

**D.-L.H. :** Est-ce que l'humeur, l'émotion éprouvée par rapport à l'objet transformationnel est une réminiscence de ce que nous aurions déjà vécu?

**C.B. :** Non. Chacun d'entre nous acquiert la structure de ses mémoires inconscientes. Dans des circonstances pathologiques, le sujet peut avoir été particulièrement bouleversé par la relation à l'objet transformationnel. Dans sa recherche ultérieure d'un tel objet, on observe que cette quête devient un type de mère particulier. Par exemple, dans les phénomènes de perversion, on trouve une expression pathologique de la nature même de la transformation du self (*involving*), incluant des dimensions psychiques et somatiques. Alors, une personne peut rechercher des formes spécifiques de transformation, reflétant différentes pathologies ou perversions. En général, on recherche la structure de la mère, le plaisir fondamental, l'intégrité de l'objet auxquels ils se soumettent ou sont soumis.

**D.-L.H. :** Si le tout premier objet transformationnel laisse dans l'inconscient l'idée d'une transformation de soi qui se trouve entre les mains d'un autre. Alors est-ce que l'analyste peut être considéré comme un objet transformationnel?

**C.B. :** Oui, en autant que nous puissions faire une analogie. Par contre, cette analogie est restreinte sans être inutile. L'analyste a une manière de contenir le patient. Par exemple, quand il décide de parler ou de se taire, il décide, en même temps, quels sont ses mouvements ou ses changements de position qui peuvent

devenir des axes de transformations pour le patient. L'analysant perçoit certainement l'analyste comme une structure, une continuité de la présence de la mère. J'appelle ce phénomène l'ordre maternel. Cet ordre fait entrer l'objet transformationnel dans la vie du sujet et lui fournit le savoir nécessaire à l'utilisation de ses objets en fonction de ses buts. Dans l'ordre maternel, le psychanalyste fonctionne comme un objet transformationnel pour l'analysant. Cette fonction est différente du Nom-du-père, de ce que Freud voit dans Œdipe et qui révèle sa propre vérité, sa propre réalité psychique. J'ajoute une autre dimension.

La psychanalyse a découvert les différentes structures psychiques. C'est pourquoi tout ce que le patient dit est surdéterminé par les différents registres de l'expérience et de la situation. Nous devons rester attentifs et fidèles à la complexité de ce qui se passe maintenant et actuellement devant nous. Il est donc impossible d'écrire sur le patient devant nous. Quand nous écrivons, nous devons prendre une grande liberté, une grande distance par rapport au sujet. Nous devrions savoir que l'écriture psychanalytique ne peut jamais représenter exactement ce qui se passe.

**D.-L.H. :** Des critiques pourraient dire : « L'analyste n'est rien du tout pour le patient, alors il ne peut être un objet transformationnel ». Qu'en pensez-vous?

**C.B. :** Oui, c'est vrai. L'analyste n'est rien pour le patient. Il représente l'écran qui reçoit et enregistre les projections de l'analysant. On peut toujours dire que l'analyste n'a rien à voir avec la symbolique qui se manifeste durant la séance. On peut dire aussi que les signifiants ont une vie propre, en dehors de la présence de l'analyste. Je le crois. Mais, dans un autre registre, si l'analysant est capable d'utiliser des objets, des personnes, il peut aussi utiliser l'analyste dans une continuité structurelle des premières relations à la mère. Alors, oui, l'analysant peut, malgré certaines contradictions (Freud a dit que l'inconscient pouvait s'accommoder des contradictions), considérer l'analyste comme un père très particulier. De toute façon, l'analysant peut vivre plusieurs expériences de l'objet analytique en même temps. Il peut, à un moment donné se sentir pénétré par le père et, dans les secondes qui suivent, il peut vivre une relation de début de vie avec l'analyste pris comme figure transformationnelle première.

Certains changements provoquent chez l'analysant une sorte de confrontation avec le père. Tout en parlant à l'analyste comme à un père formel et anticipant la réponse de l'analyste, l'analysant se retrouve en contact avec le père qui parle, et l'instant d'après, avec la mère qui contient, supporte, transforme. L'analyste représente à la fois le père, la mère ou la structure de transformation qui dérive de l'instant émotionnel. Dans mon article intitulé, « Réflexions sur le contre-transfert », j'évoque ces phénomènes qui permettent de constater l'importance d'intégrer les aspects paternel et maternel.

**D.-L.H. :** Comment en êtes-vous arrivé à élaborer cette conception psychanalytique?

**C.B. :** J'écris dans des carnets depuis que je vis à Londres. Je n'avais jamais pris de notes sur mon analyse. J'ai commencé à écrire de temps en temps comment je me sentais comme analysant. Ce faisant, je fus très touché par la complexité du processus. D'une certaine façon, je me sentais soutenu par la divan, supporté par

l'ambiance de la pièce. Je sentais mon corps, l'importance de la place qu'il occupait. De même, je sentais l'immobilité du corps de l'analyste, sa réceptivité, sa façon de recevoir, et l'écoute. Tout était perceptible. Bien sûr, on ne sait pas ce que l'analyste pense, mais on peut sentir qu'il pense. L'analyste fait savoir à son patient qu'il a compris quelque chose, ou que, en tous cas, il est avec vous, sans jamais le traduire par des mots. Il y a les gestes du corps et peut-être les « hum » (ou les onomatopées). Ces éléments et bien d'autres m'ont toujours frappé comme si cela venait de la première expérience de l'enfant avec la mère. Cela m'a toujours paru essentiel. Alors, les associations libres, le flot des signifiants, leurs jeux, leur liberté m'ont souvent renversé par leur pouvoir de signifier.

Au sens winnicottien, ces signifiants se comportent davantage comme des objets intermédiaires, des mouvements d'humeur de l'idiome, du self, vus à travers une articulation précise. Sous ce rapport, on doit lire Lacan, Winnicott et ses « *squiggles* » dans le sens d'une figuration immédiate, momentanée. Chaque figure suggère inévitablement une figuration dans d'autres figurations. Quand le psychanalyste fournit une interprétation ou s'approche d'une interprétation, on peut sentir son mouvement vers vous, comme dans une sorte de langage d'intensité, oui, d'intensité, de détermination. Je crois que dans ces moments structuraux, l'analysant est en présence du père et cette fonction, le Nom-du-père, est une expérience psychique totalement différente de toutes ces expériences que je viens de décrire. Dans ces moments, l'enfant et l'enfance de l'analysant sont psychiquement dans la psychanalyse.

C'est donc à partir de ma propre expérience d'analysant que j'ai pu le constater. J'ai toujours été intrigué, dans l'écriture de la psychanalyse, du fait que sa complexité n'a jamais été transmise. Dans un groupe, on veut se débarrasser de la mère. Chez les lacaniens, on semble montrer du mépris pour elle, renvoyant à une sorte de misogynie du père hyper responsable. Les kleinien et les winnicottiens, à Londres, n'ont aucune idée de ce qu'est le vrai père des lacaniens. Cette ignorance est une tragique erreur des mouvements politiques et psychanalytiques. Cette attitude tend à changer à cause des politiques internes, et non pas, selon moi, en termes d'une véritable évolution intellectuelle.

**D.-L.H. :** Justement, que pensez-vous de la psychanalyse et de sa politique?

**C.B. :** La psychanalyse ne possède pas de véritable développement intellectuel. Il faudrait d'abord se demander s'il s'agit d'une science, à l'instar de la science médicale. Certains psychanalystes ont été, plus ou moins, tenus en dehors des luttes politiques. Ils se sont organisés pour demeurer indépendants. Je pense à André Green, à Joyce McDougall, à Jean-Bertrand Pontalis. Curieusement, ils sont tous français, analystes parisiens. Plusieurs analystes sont béats d'admiration devant leurs collègues britanniques, ceux de la relation première entre la mère et l'enfant. Sauf exceptions : Green et Pontalis.

**D.-L.H. :** Pourtant, Freud voulait absolument être scientifique. Ici, vous me parlez d'une psychanalyse qui n'est pas une science...

**C.B. :** Freud tenait à être entendu et respecté des personnes qui faisaient partie de la communauté médicale et psychiatrique. Il me semble pertinent d'avoir voulu

définir la psychanalyse comme une science à cette époque-là. Dans sa conception, il croyait qu'inévitablement les biologistes approuveraient ou désapprouveraient le bien fondé de ses théories. Par son influence et son autorité, il a su maximiser sa créativité personnelle. Comme il se sentait responsable devant la collectivité, l'histoire et la culture, il aurait probablement changé de perspective s'il avait pu prendre conscience que ses écrits analytiques étaient l'expression de sa propre subjectivité.

Alors, comme il se savait père, c'est-à-dire, inventeur d'une théorie qui allait marquer les générations futures, il se serait lui-même convaincu que la psychanalyse avait droit à un statut indépendant repensé et testé par d'autres. Il y avait beaucoup d'espoir dans sa mission.

**D.-L.H.** : Si on essayait de définir la psychanalyse aujourd'hui. Qu'est-ce que vous m'en diriez?

**C.B.** : Je ne pense pas que la psychanalyse puisse être définie en fonction d'une autre discipline ou en fonction d'une épistémologie. La psychanalyse n'est ni scientifique, ni philosophique. Je crois que cette question est très importante. Tous et chacun ne peuvent l'éviter. Pensons aussi qu'il est vital pour les sciences de pouvoir reproduire de façon exacte des phénomènes. L'exactitude ne saurait être exigée dans une situation analytique. Nous ne pouvons élaborer un schéma à partir d'hypothèses, pour ensuite les tester. La psychanalyse n'est pas scientifique parce qu'elle travaille par et à travers un système de métaphores qui permet à l'analyste d'imaginer, de perlaborer son travail clinique et en ce sens, la psychanalyse est plus proche de la philosophie. Mais, bien sûr, ce sont deux disciplines différentes. Ce qui spécifie le psychanalyste, c'est qu'il est un observateur participant. C'est par sa présence qu'il fonde la relation psychanalytique. C'est là sa fonction cruciale. Il ne doit jamais s'en dissocier.

**D.-L.H.** : Diriez-vous que la psychanalyse est une expérience de créativité?

**C.B.** : Fondamentalement, oui. Nous parlons d'instinct de vie et d'instinct de mort, de réaction thérapeutique négative (du travail du négatif) avec Green. Je pense que ces analysants qui vivent l'analyse de façon foncièrement créatrice utilisent l'objet qu'est la psychanalyse d'une façon inconsciente (inconscience créatrice, dirions-nous). Quel que soit le diagnostic, dépression, hystérie ou schizophrénie, ceux qui ont la capacité d'utiliser l'objet analytique vont mieux. Ceux qui ne fonctionnent pas, et particulièrement, ceux pour qui l'instinct de mort prédomine, n'utilisent pas l'objet psychanalytique de façon constructive. Quelle est la nature de cette différence? Pourquoi certaines personnes trouvent en elles-mêmes quelque chose qui leur permet d'utiliser l'objet et d'autres, pas? Nous ne le savons pas et peut-être que nous ne le saurons jamais. J'ai travaillé avec une femme pour qui la haine de la réalité était telle qu'elle ne m'a jamais utilisé. Elle s'est organisée pour se débrouiller à plusieurs niveaux, sans jamais utiliser à son profit, sa capacité d'amour.

**D.-L.H.-** Il est difficile pour un patient psychotique de rejoindre son idiome, parce qu'il disparaît, si je puis dire, sous la pathologie. Qu'en pensez-vous?

**C.B.** : Tout dépend de la personne schizophrène. Quand j'ai commencé, je travaillais auprès d'enfants autistiques. J'ai eu la chance de rencontrer un enfant

hospitalisé atteint de cette maladie. À sept ans, il ne parlait pas. Il était confus, persécuté, terrifié par le monde. J'ai commencé à travailler avec lui quand il avait dix ans. Durant cette période, il a trouvé un objet qui l'amenait à s'attaquer aux autres et à moi-même. Ce processus lui permettait d'exercer sur son entourage ses « patterns » de panique et d'idées destructives. Avant ma rencontre avec lui, on le considérait incapable. Par ailleurs, il possédait cette capacité intrinsèque de m'utiliser, moi, personnellement. Finalement, quelque chose a émergé, quelque chose qui existait déjà et qui attendait le bon moment, le bon objet qui viendrait rencontrer son idiome. Il a donc atteint son but. D'autres enfants, en revanche, restent dans cet état autiste et ne trouvent jamais l'objet.

Si on pense au clinicien qui pratique la psychanalyse avec des adultes schizophrènes, tout dépendra de la qualité de relations qu'ils ont établie au début de l'analyse. A cause de l'extrême désorganisation qu'entraînent l'amour du transfert et compte tenu de leur souffrance bouleversante, ils ont besoin, au départ, que la position de l'analyste, en tant que fonction structurale, soit claire. Une grande désorganisation psychique survient quand le désir et l'amour de l'objet apparaissent. Si l'analyste et le patient survivent à ce désordre, si l'utilisation de l'analyse comme objet survient, son utilisation agressive, je dis bien, alors, le patient peut intégrer son idiome. Tout dépend donc de la richesse des ressources du patient.

**D.-L.H. :** Si l'analyste se laisse utiliser par le patient, pouvons-nous dire qu'il soutient le patient?

**C.B. :** L'analyste, en somme, est un objet plutôt provocateur. Nous devons penser en fonctions des différents niveaux énoncés par Freud. On peut dire que l'analyste comme objet transformationnel agit comme support. Mais, en même temps, il offre au patient des interprétations qui suscitent des associations, des objets chargés de souvenirs. En ce sens, le psychanalyste stimule, inspire par son intelligence, ses affinités, son humour, sa rigueur, sa profondeur et son agressivité. C'est comme si on disait au patient : « Pense » ou « Associe ». Freud saisissait presque la tête de ses patients pour leur dire : « Concentre-toi, associe ». J'aime l'agressivité corporelle chez Freud. Et je pense que le patient a besoin de l'intensité de l'analyste. Il faut qu'il y ait de l'agressivité, autrement, vous obtenez des régressions qu'on peut appeler « États sereins ». On aurait des légumes coexistant entre eux (rires). Et alors, se poserait un problème. L'analyste peut être inspirant mais quand il confronte le patient, il peut devenir destructeur.

J'ai écrit un article intitulé « Destruction nécessaire en psychanalyse » qui sera publié dans un avenir prochain. Dans cet essai, j'affirme que certaines interprétations de l'analyste sont destructrices. Elles détruisent l'image de soi et des autres. Elles sont vécues par le patient comme des confrontations dérangeantes. L'analyste peut utiliser toutes sortes de signifiants pour éviter cette vérité destructrice. Mais la destruction, comme nous le savons, au sens hégélien du terme, fait partie d'une dialectique essentielle du sujet dans ses rapports avec la mort. Ce que fait le psychanalyste, selon moi, est extrêmement complexe. Cela fait partie de nos multiples fonctions.



**D.-L.H. :** Freud a été créateur. Sans mettre l'accent sur cet aspect, l'analyste est-il créateur?

**C.B. :** Oui et non. Je pense que la créativité analytique dépend de la vie intérieure de l'analyste, de sa capacité à recevoir, à travailler avec différents éléments à l'intérieur de lui : inconscient, préconscient, conscient. Tous ces éléments reflètent la créativité de l'analyste. Je pense que la psychanalyse procure un grand plaisir aux deux participants. Mais la psychopathologie du patient pourrait bloquer la créativité de l'analyste. La plupart du temps, il est limité dans sa créativité. Il est contre-transférentiellement limité par la pathologie du patient. Durant les premières années, l'analyste doit se livrer à es combats intérieurs pour décrypter les traits masqués par les conflits et qui seront mis à jour par le transfert.

Dans de tels moments, les analystes sentent le besoin de constater que le processus analytique, en entier, est créateur. À ces moments-là, il ne peut pas se sentir libre et personnellement créateur. C'est pourquoi, si je sens, en tant qu'analyste, que le résultat vis-à-vis du patient sera faible, je me console en me disant : « Cela arrive. Tu ne fais pas de bien à ce patient mais, par ailleurs, il a besoin du processus analytique. Il a besoin de ses cinquante minutes. Il les utilise pendant que toi, tu ne fonctionnes pas, tu as peu d'associations par rapport au rêve, tu n'as pas eu d'idée créative, rien. Tu sais que tu rates le coche, que tu manques quelque chose qui serait vital, pour toi, ce soir, mais tu ne le vois pas ». Alors, on devient furieux de se sentir personnellement inefficace, mais c'est consolant de penser que ça reste important pour l'analysant.

**D.-L.H. :** Dans plusieurs conférences, vous évoquez la déssexualisation de la psychanalyse. Pourquoi?

**C.B. :** La sexualité demeure, entre psychanalystes, un sujet problématique. Les analystes refusent de discuter de son aspect trompeur et déconstruit. En fait, c'est un sujet angoissant pour eux. Comme nous sommes incertains de l'utilité d'en parler et, pour éviter les conflits entre nous, on traite de sujets sur lesquels tout le monde est d'accord. Par exemple, l'objet transitionnel. Si vous amenez le sujet de la sexualité, la sexualité féminine ou masculine, l'hétérosexualité et les perversions, l'homosexualité et sa définition, il n'y a aucun accord. Cette question angoissante est la plus complexe de la psychanalyse. Bien sûr, cela implique qu'il puisse y avoir, ici encore, des dimensions politiques. Cela crée des problèmes au niveau du discours public de la psychanalyse. Je pense que c'est moins vrai chez les psychanalystes français. Chasseguet-Smirgel a écrit sur la sexualité féminine. Cette auteure a écrit un livre important, très prometteur car il donnait des nouvelles directions au discours. Des groupes de psychanalystes auraient pu en discuter. Oui, son livre a tôt fait de céder aux nouvelles préoccupations psychanalytiques de l'heure : la psychosomatique, les perversions et l'objet interne. L'École britannique, comme toujours dans sa tradition, brouille la question de la sexualité. Ce n'est pas un système qui peut imposer la relation objectale dans la sexualité.

**D.-L.H.-** Les Écoles de pensée éliminent les instincts. Existe-t-il un lien avec la déssexualisation à l'œuvre dans la psychanalyse?

**C.B. :** Oui. Je remarque que les théoriciens de l'instinct ont parlé de la transition qui a engendré une déssexualisation de la psychanalyse. On pense, bien sûr, que la sexualité commence avec les instincts, qu'elle provient d'une trace instinctive. Et même si on pense qu'elle commence par les instincts, cette théorie est une façon parmi d'autres de la conceptualiser. Cela implique des identifications aux contenus érotiques. Des fantasmes se forment dans notre esprit et nous font vivre une expérience inquiétante. J'aime beaucoup le travail de Robert Stoller. Ce grand ami me manque beaucoup. Je pense à ses travaux sur l'excitation sexuelle, sur la pornographie, où il rapporte les scénarios de ses patients, tout le mouvement psychique qui, pour moi, est l'idiome de l'individu. Cet idiome est difficile à cerner à cause de son mouvement fondamental. Le désir du sujet s'exprime à travers les fantaisies érotiques. C'est là que se trouvent des aspects les plus intéressants du sujet.

Cette façon de concevoir la sexualité nous ramène à la source de l'objet. La peur instinctuelle n'est pas reconnue en psychanalyse. Il importe de préciser à ce sujet que la peur de l'érotisme est plus grande que celle de la sexualité. La sexualité n'est pas seulement une libération mais une relation avec un autre à l'intérieur d'un « script ». La peur instinctuelle n'est qu'une peur de la masturbation dans laquelle l'objet est intérieur et n'apparaît que pour délivrer le sujet d'une tension et d'une excitation. La peur instinctuelle est importante, bien sûr, parce que certaines personnes voient l'objet venant de l'extérieur, ce qui, élimine la peur personnelle. Ils ne savent pas que c'est l'instinct qui agit. Je crois que nous avons des représentations mentales de nos propres instincts. On devrait pouvoir en parler aux adolescents et à tous leurs ami(e)s. On pourrait nommer les impulsions présentes en eux qu'ils ne reconnaissent pas.

La peur instinctuelle n'a jamais été liée à la sexualité. C'est le commencement du commencement. Certains analystes font une mythologie des instincts. Par exemple, chez les kleiniens, l'instinct de vie et l'instinct de mort sont des mythes si puissants en tant qu'opérations métaphysiques qu'ils transcendent l'être de chaque individu, à la manière d'une allégorie très puissante qui, elle, n'a rien à voir avec la sexualité.

**D.-L.H. :** Vous avez dit que Bataille, Blanchot et Barthes étaient importants pour vous à cause de votre préoccupation de la sexualisation en psychanalyse?

**C.B. :** C'est difficile. Je dirais que les livres de Bataille sont basés sur son expérience, C'est important pour moi. De même que Blanchot et Barthes. Ils écrivent à partir de leur subjectivité et s'adressent à l'intelligence de celui qui connaît ces réalités-là. Il y a certaines voix qui me parlent dans ces voix...

**doris-louise haineault**  
370 édouard-charles  
outremont, qc h2v 1v2

---

**Bibliographie des œuvres de Charles Bollas**

*Les forces de la destinée : la destinée : la psychanalyse et l'idiome humain*, Paris, Calman-Levy, 1996.

*Being a character : psychoanalysis and self experience*, New York : Hill and Wang, 1992.

*The shadow of the object : psychoanalysis of the unthought known*, New York, Columbia University Press, 1987.